Document generated on 04/25/2024 5:59 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

De Hattie McDaniel à Sidney Poitier

Suzanne Gignac

Number 59, December 1969

Regards sur le cinéma actuel II

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51549ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gignac, S. (1969). De Hattie McDaniel à Sidney Poitier. *Séquences*, (59), 23–27.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

De Hattie McDaniel à Sidney Poitier

Suzanne Gignac

Hattie McDaniel

1940 : Une comédienne de race noire, Hattie McDaniel, obtient un Oscar pour son rôle de nourrice dans le film *Gone with the Wind* (Autant en emporte le vent)...

1963 : Un comédien de race noire, Sidney Poitier, obtient un Oscar pour son rôle de bâtisseur d'une chapelle dans le film *Lilies of the Field* (Le Lys des champs)...

Vingt-trois ans ont passé. Comment le cinéma américain a-t-il considéré les Noirs ? A-t-il véhiculé les théories racistes et encouragé la discrimination raciale ? A-t-il, au contraire, favorisé graduellement l'obtention de l'égalité des droits pour une minorité américaine... et noire ?

La servitude des Noirs

La discrimination raciale s'exprime souvent par une restriction de la participation sociale d'un groupe minoritaire. Au cinéma, les Noirs américains n'ont droit qu'aux emplois traditionnels réservés aux gens de couleur; ils sont les subalternes: domestiques fidèles, chauffeurs patients, nounous vieillissantes; dans les films de la première moitié du siècle, l'Oncle Tom n'est pas mort! Il continue de cueillir le coton pour son maître et sa femme sert fidèlement 'Madame'. C'est pour un rôle stéréotypé de servante qu'Hattie McDaniel a obtenu la statuette dorée en 1940!

Le racisme

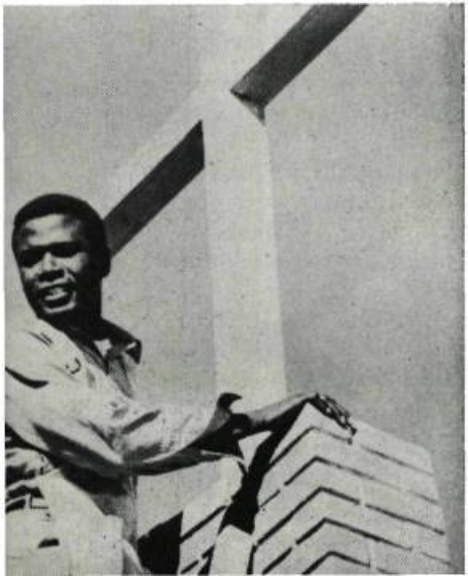
Le racisme s'explique "par la peur et la haine de l'autre, de l'étranger, du "différent", très vives chez les gens dont la personnalité n'a jamais pu s'affirmer, qui n'ont pas réussi à construire leur "moi" solidement, qui conservent un sentiment d'insécurité sur leur propre identité."[1] Le médecin noir de *No Way Out* est détesté par le Blanc qui l'accuse à tort d'avoir tué son frère; il devra vaincre les préjugés racistes d'une famille de Blancs misérables, élevés dans les bas-fonds, des Blancs qui se valorisent, se donnent un peu d'importance en considérant les Noirs comme les déchets de la société. *The Defiant Ones* (La Chaîne) dresse l'un contre l'autre, un Blanc et un Noir enchaînés, deux fuyards obligés de s'entraider pour survivre, forcés de vivre, minute après minute, leur méfiance envers la race adverse, leur haine de l'autre, leur mépris... Lequel trahira l'autre ? La chaîne les oblige à se poser l'éternelle question de la coexistence malgré le conflit héréditaire qui les fait se haïr et se détruire. *Odds Against Tomorrow*)Le Coup de l'escalier) reprend le même thème. Sans être liés physiquement, le Blanc et le Noir doivent l'être pour réussir le coup monté par un ex-policier: la trame sous-jacente et constante de toute l'action est le préjugé racial, la défiance et la haine chez le Blanc, l'agressivité du Noir. Le réalisateur, Robert Wise, affirmait étudier le conflit racial par le biais de l'intrigue policière: "Je tourne actuellement, disait-il, une histoire de hold up où j'introduis par la bande le problème racial, ayant confié à un Noir, Harry Belafonte, le rôle d'un des gangsters. Mais je n'ai nullement l'intention de faire des sermons, je voudrais présenter un Noir en tant qu'individu et Américain, décrire la manière dont il fait

(1) Maurice Duverger, *Sociologie politique*, PUF., Paris 1966, p. 218.

face aux survivances du racisme, comment il les intègre à sa vie personnelle."[2] Et pourtant, leur haine éclate violemment et les précipite dans la mort. Le racisme a vaincu. *Pressure Point,* en 1962, s'attaque aux origines maladives du racisme. Dans une prison, les détenus acceptent de participer à une dynamique de groupe (T-Group). La pression sociale est forte, les prisonniers agressifs et le psychiatre, noir. Le temps manquera pour extirper la haine; le racisme a la vie dure au cinéma. Dans *In the Heat of the Night* (Dans la chaleur de la nuit), l'éternel conflit racial américain est présenté sous le couvert d'une enquête policière dans le Sud. *Uptight* et *The Lost Man,* en 1969, reprennent les problèmes d'une minorité raciale défavorisée; l'exaspération des Noirs devant l'injustice sociale dont ils sont les victimes justifie peut-être leur contestation violente... On commence à leur reconnaître certains droits.

(2) *Cahiers du Cinéma,* no 94, p. 30.

Lilies of the Field, de Ralph Nelson



L'égalité des droits

En 1954, un film présente un jeune Noir, leader expressif d'un groupe de jeunes délinquants d'une école newyorkaise. Le professeur, un Blanc, essaie de les amadouer par sa compréhension et son sens de la justice. Il ne les considère pas comme des cancres, ni comme des irrécupérables. Il essaie de leur inculquer des normes et des valeurs plus élevées. Ces jeunes délinquants viennent de milieux défavorisés: Blancs, Portoricains et Noirs partagent la même misère, la même ignorance, le même dégoût devant l'effort. *Blackboard Jungle* pose le problème d'une minorité, mais les Noirs ne sont pas les seuls responsables, ni les seuls concernés.

Douze ans plus tard, le jeune chef de bande sera passé dans l'autre camp. Professeur dans *To Sir with Love,* le Noir apprend, jour après jour, les trucs du métier et les

méthodes pédagogiques. Dans un faubourg de Londres, ce professeur est avant tout un maître, il n'est plus un Noir évolué, un Noir de l'élite...

Sidney Poitier continue sa carrière: *Lilies of the Field* (Le Lys des champs) confirme son talent: il reçoit l'Oscar de la meilleure interprétation masculine... pour un rôle de vedette dans un film où il n'est pas question de discrimination raciale. Ouvrier itinérant, Homer Smith accepte un travail de bâtisseur de chapelle pour satisfaire son orgueil personnel et pour faire plaisir à la Supérieure. On oublie son type racial, on devine l'homme heureux de travailler pour une cause juste. Pourtant, on chante avec lui un "negro spiritual" qui sent le folklore!

1968: *Guess Who's Coming to Dinner* (Devine qui vient dîner) traite d'égal à égale le Noir et la Blanche qui décident de s'épouser, il traite d'égaux à égaux les parents frappés d'une même stupeur à l'annonce de leur décision. Ensemble les parents entreprennent un dialogue difficile; ensemble, ils apprennent les embûches des mariages inter-raciaux; ensemble, ils remarquent que, pour les Blancs ou pour les Noirs, les soucis et les joies se ressemblent, quelle que soit la couleur de la peau...

Un Noir chez les Noirs

Harry Belafonte fut le premier Noir à diriger une maison indépendante de production qui pouvait faire distribuer ses films par les grandes compagnies. La maison Harbel avait produit le film *Odds Against Tomorrow* puis, plus tard, *The World, the Flesh and the Devil.* Ces films présentaient les Noirs aux prises avec des conflits raciaux. Mais tous les réalisateurs des films américains de Noirs étaient des Blancs. Qui allait prendre la relève des Guy Green *(A Patch of Blue)*, des Ralph Nelson *(Lilies of the Field)?* La culture des Noirs peut-elle donner des réalisateurs noirs présentant avec objectivité les problèmes des Noirs? Un sociologue de race noire avoue: "La culture 'soul', actuellement en voie d'élaboration, demeure incomplète, car nous autres noirs n'avons pas sur place les leviers de commande, que ce soit en matière de commerce, d'enseignement ou d'administration. En revanche, nous sommes maîtres de notre langage, de nos coutumes et de nos traditions, de notre famille, de notre art et de notre religion."[3]

Maître de son langage, de son art, Gordon Parks l'est quand il

(3) Adrian Dove, in Selection du Reader's Digest, nov. 1969, p. 150.

tourne *The Learning Tree,* l'histoire d'un adolescent noir découvrant un monde d'injustices et de préjugés dans une région rurale des Etats-Unis. Ce tableau sympathique de la situation pénible des Noirs américains, ce sont les propres souvenirs de Parks, des souvenirs de Noir marqué par le racisme américain, par la discrimination... Producteur, scénariste, réalisateur, compositeur de la musique de son film, l'auteur était maître de son sujet; il a choisi malgré tout le rappel de sa condition...

"Nos frères... s'efforcent de développer et de comprendre leur propre culture noire", (4) ajoute Adrian Dove. Quand cette culture sera assimilée par les réalisateurs de race noire, quand sera oublié le temps de l'inégalité sociale, quand, demain, ils vaincront l'injustice, les réalisateurs de race noire feront sans doute des chefs-d'oeuvre... (5)

(4) Idem, p. 152.
(5) Trois autres réalisateurs de race noire ont pu depuis se charger d'un film de long métrage. Ce sont : Melvin Van Peebles, Ossie Davis et Raymond St-Jacques.

The Learning Tree, de Gordon Parks